

# Lettre de Tananarive

Une conférence. — Le 2<sup>e</sup> salon de Madagascar  
A propos de « Banjo »

5 Décembre 1931.

Un Festival de musique malgache fut donné à Vincennes, au palais de Madagascar, dans la soirée du 3 septembre 1931. Le poète Pierre Camo, en l'honneur de qui la *Muse française* préparait justement un somptueux numéro, devait présenter brièvement cette sélection de chants et de danses ; mais ce fut une belle conférence qu'il donna sur l'art instrumental, vocal et chorégraphique de la grande île australe où il avait passé une grande partie de sa vie.

Sa conclusion nous a particulièrement plu. Il y souhaitait, en effet, qu'en haut lieu on songeât à Madagascar et le plus vite, à disputer à l'oubli qui vint l'âme même de mon pays enclose dans sa vieille musique. Rappelant la puissante résurrection réalisée en d'autres matières, par les peintres Pierre Heidmann et Jeanne Delmas, il préconisait aussi l'institution d'un Conservatoire à Tananarive.

Sûr que ce vœu ne tardera pas à être exaucé, nous ne nous occuperons pas davantage de cette institution à venir, par contre, nous préférons nous étendre sur le 2<sup>e</sup> Salon de Madagascar.

L'idée de ce salon, si la mémoire ne nous fault, si un sentiment d'orgueil légitime ne nous abuse, fut pour la première fois suggérée, en 1923, par une feuille bilingue que nous devons co-diriger, avec un ami, pendant trois ans. Les animateurs de la foire exposition internationale tenue alors dans la capitale imérinienne venaient de réussir un véritable tour de force, à savoir une exhibition de jeunes peintres de l'école dite de Paris...

Mais, quelque intérêt d'estime ou simplement de curiosité que les artistes indigènes en eussent pu tirer, nos conseils ne furent pas tout de suite suivis ; et il a fallu l'arrivée d'un gouverneur artiste et lettré, M. Léon Cayla, pour qu'un arrêté fût pris officiellement, créant un Salon de Madagascar annuel.

Le premier en fut inauguré, par le chef de la colonie en personne, au cours du deuxième semestre de 1930. L'autre, celui de cette année, le 22 novembre 1931, par le magistrat Rouvin.

Cette belle manifestation d'art marque, sans conteste, un réel progrès sur son aînée : le nombre des œuvres présentées et, dans l'ensemble la valeur de celles-ci en font foi.

Plus d'une toile, d'un carton paraissent justifier cette confiance largement accordée à un art, qui, à tout considérer, n'est encore à Madagascar que simple essai et pure recherche, puisque aussi bien il est vrai que sa pratique ne remonte guère qu'à quelques lustres avant l'occupation.

En effet, si l'on peut affirmer, avec preuves éclatantes à l'appui que les autres arts sont innés chez nous, la décoration en général et, en particulier, l'utilisation de la couleur comme moyen d'expression de la vie courante ou imaginée, — exception faite des suaires de soie grège pour les morts, et, pour les vivants, des rabanes attribuées à tort et sans souci d'orthodoxie historique à la région de Kandreho, — tout cela ne date guère que de Radama II (1861-1863).

Mais revenons au présent. Son progrès est si rapide dans presque toutes les matières qu'il est parfois permis d'en douter. Tel fruit apparemment à point peut bien être, en vérité, pauvre en pulpe nourricière... et seulement gonflé d'un suc acide encore.

Mais rien ne mûrit en un jour, ni hors de saison, seul peut y suppléer, le don s'il est servi par la bonne volonté...

Sans parler des « connaissances » déjà vieilles nous avons cru trouver ces deux qualités primordiales chez quelques « jeunes ».

L'un d'eux, du reste, Lucien Andriamanpanina, est déjà lauréat : le jury l'a distingué en lui conférant la deuxième palme.

Il est tout jeune encore, 20 ans. Il n'a d'ailleurs suivi que de forts rares cours réguliers et, en dehors de quelques faibles et lointaines réminiscences, son art apparaît presque vierge d'influences.

Vienne le temps où l'âge et l'expérience aidant, nos paysages de lumière le posséderont tout entier : il sera le plus authentique de nos peintres.

Sa toile primée nous permettrait dès maintenant de le dire, n'étaient sa sobriété excessive et son besoin d'effacement si peu suggestif des pays d'Imerina.

Les toiles de Florine Ravololomanga n'ont pas moins de mérite. Elles en auraient même davantage si l'on mettait en ligne de compte ce je ne sais quoi de délicatement précieux — dans la double acception du terme — qui caractérise toute œuvre féminine et qui se décèle, ici, dans quelques natures mortes.

Signalons, pour finir, deux autres révélations de l'année : Rajohnson et Rabemanantsoa.

Le premier, après avoir dessiné, avec foi d'un Hokusai, près de nous, tandis que nous nous amusons à taquiner les voisins, à l'école, dans toutes les classes, eut un beau jour l'idée d'envoyer ses « papiers » en France. On les lui retourna avec des annotations flatteuses.

Il a toujours continué, paraît-il, et il nous est maintenant donné d'admirer, au Salon de Madagascar, des cartons non négligeables : ici, un bouquet haut en couleur de flamboyant ; là, une allée obstruée par une chaude touffe de bougainvillaea.

L'autre, enfin, que nous ne connaissons pas personnellement, habite Ambohitra. L'exposition lui doit, à notre avis, l'une de ses pièces les plus curieuses : cette cime couronnée de brume qui, sans emphase, en peu d'espace, résume tout le drame aérien du matin. Elle ravive en nous une émotion d'art pareille à celle que nous ressentîmes, naguère, devant une toile d'Yves Alix où un phare battu des tempêtes s'élevait calmement.

\*  
\* \*

*Banjo*, l'émouvante, l'étourdissante et la douloureuse « nègrerie de Marseille » sculptée à même les os de ses congénères par l'auteur, a retenu la sympathie de plus d'un lecteur de chez nous.

Nous nous proposons d'y revenir dans une prochaine lettre, particulièrement sur un passage de la préface signée Georges Friedmann où il est sommairement parlé de l'ascendance malgache de Claude Mac Kay.

J.-J. RABEARIVÉLO.